

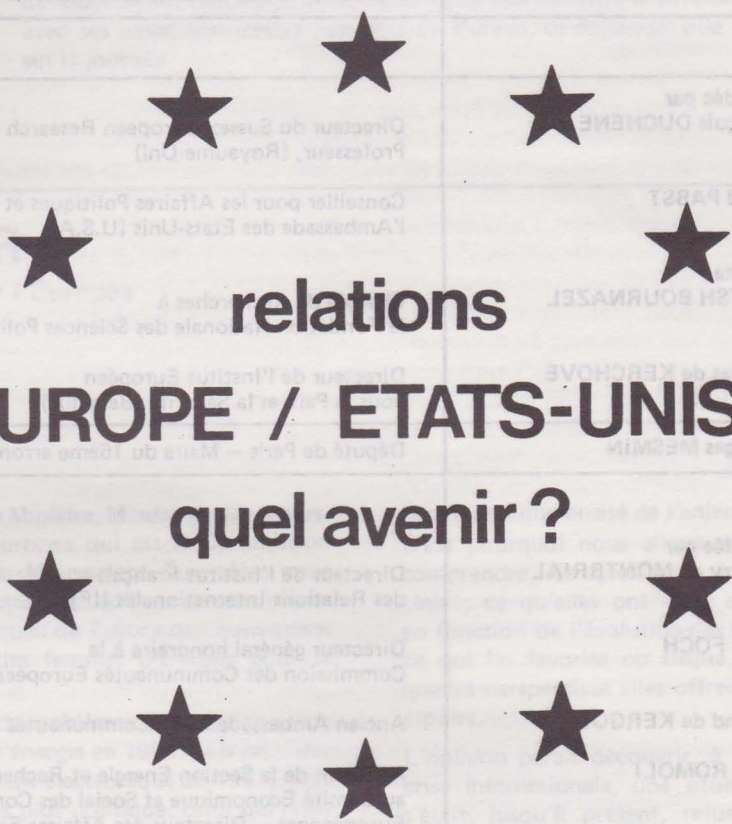
relations
EUROPE / ETATS-UNIS :
quel avenir ?

Colloque Accueil du Futur n° 3

9 décembre 1983

Accueil du Futur, responsabilité des Femmes d'Europe

relations
EUROPE / ETATS-UNIS :
 quel avenir ?



Colloque
 sous la présidence d'honneur de :

Monsieur Gaston THORN

Président

de la Commission des Communautés Européennes
 et

Monsieur André CHANDERNAGOR

Ministre délégué

chargé des Affaires Européennes

ASSEMBLEE NATIONALE
 Vendredi 9 décembre 1983

Sommaire

			Pages
Ouverture du Colloque	Présidée par Jacqueline THOME PATENOTRE	Ancien Ministre, Vice-présidente du Mouvement Européen	3
Avant-propos	Janine LANSIER	Présidente de Femmes pour l'Europe (Commission Féminine du C.F.M.E.)	3
Exposé	Jean FRANCOIS-PONCET	Sénateur, Ancien Ministre des Affaires Etrangères	5
Débat			8
Table ronde Politique	Présidée par François DUCHENE	Directeur du Sussex European Research Center Professeur, (Royaume-Uni)	12
	David PABST	Conseiller pour les Affaires Politiques et Militaires à l'Ambassade des Etats-Unis (U.S.A.)	12
	Renata FRITSH BOURNAZEL	Chargée de Recherches à la Fondation Nationale des Sciences Politiques	13
	Nicolas de KERCHOVE	Directeur de l'Institut Européen pour la Paix et la Sécurité (Belgique)	14
Débat	Georges MESMIN	Député de Paris – Maire du 16ème arrondissement	17
Table ronde Economique	Présidée par Thierry de MONTBRIAL	Directeur de l'Institut Français des Relations Internationales (IFRI)	18
	René FOCH	Directeur général honoraire à la Commission des Communautés Européennes	23
	Roland de KERGOLAY	Ancien Ambassadeur des Communautés à Washington	24
	Aldo ROMOLI	Président de la Section Energie et Recherche au Comité Economique et Social des Communautés Européennes – Directeur des Affaires Extérieures à la Montedison (Italie)	26
	Chris PETROW	Président de la Chambre de Commerce Américaine en France (U.S.A.)	28
Débat	Claude EVAIN	Comité Economique et Social des Communautés	32
Table ronde Culturelle	Présidée par Louis LEPRINCE-RINGUET	de l'Académie Française, Président du Conseil Français du Mouvement Européen	38
	Jean-Daniel JURGENSEN	Ambassadeur, Président de la Fondation Européenne	41
	Avis T. BOHLEN	Conseiller Politique adjoint à l'Ambassade des Etats-Unis à Paris (U.S.A.)	41
	José VIDAL-BENEYTO	Professeur à l'Université de Madrid (Espagne)	44
	Amiel Van TESLAAR	Directeur de la New-York University (U.S.A.)	47
	Arie Van de GRAAF	du Comité Economique et Social des Communautés (Pays-Bas)	49
Débat	Vincenzo BETTIZA	Député au Parlement Européen (Italie)	52
Dialogue	entre Alfred GROSSER et Stanley HOFFMANN	Professeur à l'Institut des Etudes Politiques de Paris (I.E.P.) Professeur à Harvard et à l'I.E.P. (U.S.A.)	56
Conclusion	Georges BERTHOIN	Président d'Honneur du Mouvement Européen International	59
Bibliographie			65
			68

José VIDAL-BENEYTO

Professeur à l'Université de Madrid
(Espagne)



Nous avons en commun avec les États-Unis le fait d'appartenir à une même civilisation, en ce sens que nous appartenons comme eux à une société de masse. Or cette forme d'organisation sociale répond à un système de production donné — celui de la production industrielle de masse — qui, pour fonctionner, requiert des individus des comportements de masse en mesure d'assurer une consommation de masse. C'est la raison pour laquelle la crise économique actuelle remet en question non seulement les processus économiques au sens strict mais la société de masse dans son ensemble et plus particulièrement la dimension culturelle qui lui est propre : la culture de masse. Si l'on part de cette évidence, on peut dire également que ce que nous avons en commun avec les États-Unis, c'est d'avoir à relever un même défi : il nous faut en effet affronter une crise qui à l'heure actuelle rend non viable à long terme cette civilisation qui est la nôtre. Mais comment combattre cette crise ? avec quelles armes, quelles certitudes ? Je crois que là où les arrières sont le plus solides et où nous sommes le mieux armés pour nous défendre, c'est dans le domaine de la culture. Encore faut-il l'entendre non sous l'angle de la culture de masse mais sous la forme de comportements et de produits correspondant à des instances et à des niveaux d'expression culturelle extrêmement divers. Plus concrètement, cela veut dire qu'il faut considérer la culture à la fois sous l'angle de la culture cultivée ou « haute culture », sous celui de la culture populaire mais surtout sous celui de la culture au quotidien.

Et si je parle de culture au quotidien, c'est précisément parce que c'est dans le cadre de la quotidienneté que l'on observe la convergence de deux dimensions — celle du travail, actuellement en faillite, et celle du temps libre, si souvent invoquée aujourd'hui — et que ces deux dimensions, en se rejoignant, peuvent permettre d'éviter, voire même de dépasser, la détermination négative qui est liée à tout ce qui présente un caractère de masse. Pour ce, il s'agit de recourir à tout cet arsenal technologique que cette même civilisation a créé. Examinons brièvement comment, à partir d'une triple perspective.

D'abord celle du travail : nous voyons qu'il n'y en a pas assez pour tous et qu'il n'arrive pas à créer un niveau de satisfaction suffisant chez ceux qui en ont. Le rapport final sur **Travail et Nouvelles Technologies** de l'équipe FAST — Forecasting & Assessment for Science and Technology — de la Communauté Économique Européenne, nous prévenait, dès septembre 1982, qu'il nous fallait renoncer, peut-être à tout jamais, à l'idée du plein emploi, en entendant par là la possibilité pour toute la population active des pays membres de la Communauté de trouver une activité rétribuée d'environ 1 800 heures par an et par personne. Selon les experts qui ont rédigé ce rapport, le chômage allait atteindre dans ces mêmes pays 15 millions de personnes et les secteurs de la population les plus touchés seraient bien entendu ceux les plus précaires socialement parlant : les jeunes, les vieillards, les femmes, etc. De même les aires territoriales qui allaient être les plus affectées, seraient les zones méditerranéennes des pays de l'Europe du Sud. Enfin, toujours selon ce rapport, plus de 50 % de la main d'œuvre aujourd'hui active seraient obligés de se recycler avant l'an 2 000, avec tous les problèmes que cela suppose.

Ce dernier point et les deux précédents renvoient à ce qui me semble être l'axe central de cette problématique : à savoir l'encadrement culturel du travail. Je veux dire que si le travail est la dimension essentielle de notre vie et si notre vie ne peut s'organiser qu'autour d'elle, ou encore si le travail

est la valeur sociale par excellence, comme nous l'ont appris tant la tradition chrétienne que la marxiste, le fait que la notion de travail soit aujourd'hui totalement remise en cause comme possibilité de réalisation individuelle mais aussi comme valeur collective, nous place devant un vide qu'il nous faut absolument combler.

Cela nous amène à la deuxième considération que je voulais vous soumettre, à savoir celle qui consiste à revendiquer un espace de liberté, où travail et temps libre viendraient s'inscrire non plus comme des antonymes à tout jamais irréconciliables, mais comme les éléments d'un continuum qui ne serait pas seulement ou principalement défini par les possibilités du marché ou par les exigences de l'organisation sociale, mais par l'**ethos** d'une pratique culturelle où ces deux termes se trouveraient englobés et entre lesquels existerait un va-et-vient constant.

Cette conception de la culture est la seule, me semble-t-il, à offrir un point de départ valable si l'on veut dépasser la massification des comportements individuels et l'insolidarité des corporatismes en matière de comportements collectifs qui dominant aujourd'hui. Une telle conception instaure en effet, comme fondement de base d'un nouveau système de relations sociales, ce que les hommes ont le plus immédiatement en commun, c'est-à-dire leurs propres vies au quotidien. Seule cette culture au quotidien pourra aller au-delà de la démagogie des politiciens et de l'inefficacité des économistes si elle sait s'appuyer à la fois sur la tradition de la culture cultivée et les pratiques de la culture populaire et si elle abandonne le principe de l'industrialisme productiviste. Non seulement elle nous permettra d'aller au-delà mais elle nous conduira aussi vers de nouvelles formes de vie en société où l'efficacité des individus sera mesurée en fonction de sa capacité à stimuler la réalisation de chacun et à contribuer au bonheur de tous, indépendamment de la valeur monétaire qui peut lui être affectée ou de sa représentation en magnitudes de production. Ce n'est pas, en définitive, cinq heures de moins par semaine qui vont résoudre le problème, mais bien l'imagination dont sauront faire preuve les citoyens de la démocratie en matière de culture.

Le troisième et dernier point auquel je voulais me référer concerne la manière de mener à bien ce programme. Notre action culturelle doit être sous-tendue par une exigence qui ne saurait admettre la moindre restriction, celle de la liberté. Liberté face aux contraintes étatiques, liberté face à la rigidité sectaire et stérilisante des bureaucraties partisanes, mais liberté également face à l'oppression que font peser les industries culturelles en matière de consommation et qui conduisent à une homogénéisation désastreuse des modes et des formes de culture à l'échelle planétaire. Liberté aussi face aux multinationales, que certains appellent de l'imaginaire social, et qui sont en train d'atteindre une capacité de conditionnement insoupçonnable il y a vingt ans. Liberté enfin face à cette seule liberté du profit qui ne fait que renforcer, inévitablement, la logique de l'accumulation sociale, en vertu de quoi celui qui obtient le plus de la culture — aussi bien en biens, en services qu'en jouissance — est toujours celui qui le mieux préparé culturellement.

Peut-on dire que les nouvelles technologies vont nous donner les moyens de nous opposer et de remédier à cette discrimination qui découle de la logique de l'accumulation culturelle ? Pour ma part je pense que oui, même si ces technologies ont été l'objet d'une double forme de radicalisation — positive d'un côté, négative de l'autre — qui a contribué, dans les deux

cas, à réduire notablement leur efficacité. Par radicalisation positive, j'entends le fait de considérer le processus technologique comme le plus sûr remède de tous nos maux, en quelque sorte comme un déterminisme du progrès ne postulant que la pleine utilisation de ce nouvel arsenal technique dont on dispose aujourd'hui. Et par radicalisation négative, j'entends le fait de contester totalement le développement technologique au point de faire de son utilisation éventuelle un mal absolu ou de considérer que notre salut est dans le retour à l'arcadie primitive non contaminée que prône l'écologisme radical.

Face à ces deux positions, je prétends pour ma part qu'on ne peut renoncer à l'usage de la technologie sans malversation de ressources humaines importantes. Son usage exige cependant que la technique soit parfaitement maîtrisée si l'on veut la mettre au service des besoins individuels et collectifs propres à chaque contexte socio-historique. En d'autres termes, l'appropriation sociale des nouvelles technologies, prise au double sens de les faire nôtres et de les adapter aux caractéristiques de notre milieu, constitue une condition sine qua non de leur fécondité et de leur efficacité. Ce processus de culturalisation technologique — qui exige de façon urgente par ailleurs que la culture technique occupe la place qui lui revient de droit au sein de la culture — s'avère capital étant donné le risque chaque fois plus grand induit par les effets pervers qui sont liés à la très forte présence de la technique et à la nature des derniers développements technologiques. Disons seulement à cet égard que le seuil de neutralité des nouvelles technologies est nettement moindre que celui des technologies traditionnelles et c'est pour cela que la «personnalisation» du processus de relation homme-machine est si décisive. C'est, à mon avis, dans cette relation — dont la forme la plus conventionnelle serait incarnée par les logiciels — que l'**appropriation culturelle** du technologique se voit le mieux concrétisée. La culture serait une fois de plus le lieu de rencontre entre individu et société en même temps qu'une plate-forme permettant leur réalisation mutuelle.

En outre, la généralisation et l'approfondissement de ce processus d'appropriation culturelle du technologique permettrait

d'inverser la direction de ce que j'ai appelé la logique de l'accumulation culturelle et sociale, brillamment illustrée par l'expérience des utilisateurs du Centre Georges Pompidou. On affirme de façon tout à fait gratuite et péremptoire, que les nouvelles technologies audiovisuelles sonnent le glas de la lecture quand, en fait, les études et les analyses les plus fiables dont nous disposons montrent le contraire. Non seulement le nombre de livres édités et vendus ne fait qu'augmenter, mais on assiste également à un accroissement du nombre de lecteurs et du temps que consacre chaque lecteur par jour à la lecture. L'expérience de la bibliothèque de Beaubourg le confirme. Mais elle prouve également autre chose de très intéressant. En effet, parallèlement à une augmentation de la lecture, on observe aussi une utilisation accrue de tous les autres moyens audiovisuels disponibles mais il semblerait en fait que ceux qui y recourent sont les détenteurs d'un capital culturel de base déjà élevé et que ceux qui ont une formation plus réduite se limitent presque exclusivement au livre.

Si l'on veut faire de la culture la voie royale permettant de dépasser la crise, cela demande, comme d'ailleurs tout comportement ou toute pratique, de la constance et du dévouement, en un mot du militantisme. Or le militantisme culturel, en entendant la culture au sens du quotidien auquel je me suis ici référé à diverses reprises, vise toujours l'immédiat et le concret. Dans ce colloque de **Femmes pour l'Europe**, notre militantisme s'exprime dans le fait que l'assistance est nombreuse — cette salle est pleine — et qu'une forte participation s'est déjà manifestée, et je suis sûr qu'elle va continuer à se manifester dans les nombreuses interventions de l'assistance. Or cette pratique de la culture, cette participation à des processus microsociaux concrets, renvoie à son tour au macrosocial et ouvre de nouveaux horizons, pleins d'espoir. Ceci est vrai même si aujourd'hui nous ne disposons d'aucun modèle, d'aucune route qui nous soit tracée. Comme l'a dit un poète de mon pays, Antonio Machado, **«Caminante no hay camino, se hace camino al andar»**.

(Littéralement «Voyageur il n'y a pas de chemin, le chemin, se dessine en marchant»).

Louis LEPRINCE-RINGUET

J'ai retenu plusieurs choses très intéressantes sur lesquelles on peut être d'accord ou non, notamment la culture pour le moment de non-travail.

Je crois que nous sommes imprégnés par notre culture tout au long de notre vie, que nous soyons en période de travail ou pas. La culture vaut pour tous les moments de notre existence.

Vous avez évoqué aussi — et là je suis tout à fait d'accord — la capacité de conditionnement de la culture de production de masse.

Il y a une production de masse qui se dit culturelle et qui, en réalité, a une capacité formidable de conditionnement. C'est très important. Il faut lutter contre cela.

Les pays qui ont une économie prospère et une production de masse, sont capables de conditionner, avec cela, les autres pays qui sont moins riches, plus pauvres ou moins organisés pour ce conditionnement commercial.

Je vais passer la parole à M. VAN TESLAAR qui dirige la NEW YORK UNIVERSITY à Paris depuis une quinzaine d'années.

Intervención de José Vidal-Beneyto al debate de la mesa redonda
tras la intervención de todos los participantes

de jeunes qui partaient pour les États-Unis en vacances. Nous avons des petits-enfants qui disent : «On va partir pour les États-Unis pendant un mois». Ils s'arrangent, ils se débrouillent... Mais il faut certainement davantage d'argent et de crédits pour cet échange.
Monsieur VAN TESLAAR, vous avez beaucoup d'argent pour cela ?

Amiel VAN TESLAAR

Pas assez ! D'autre part, je me demande, avec une superstructure de bourses, d'argents, etc., quel serait le mérite relatif des jeunes qui partiraient, alors que là, ils partent avec leur propres ressources, en faisant un effort... Je pense qu'il y a aussi un avantage là...

Louis LEPRINCE-RINGUET

... A faire quelque chose pour en avoir le résultat. Tout n'est pas dû à tout le monde, c'est certain. Je trouve qu'il y a beaucoup trop de gens, actuellement, en particulier des jeunes, qui croient que tout leur est dû... L'argent pour aller aux États-Unis, tout ! Évidemment, il faut faire un effort. On n'a rien sans effort. Je crois que c'est un des drames de notre civilisation actuelle, c'est que l'on ne considère plus maintenant qu'un effort est à faire pour obtenir quelque chose.

Question à Monsieur VIDAL BENEYTO, d'un journaliste de «Catacombes» :

— Vous avez dit qu'il fallait s'installer dans le système social des valeurs intellectuelles. Ne croyez-vous pas que l'on puisse aussi y inclure les valeurs spirituelles ? Le Cardinal Daniélou disait : «L'Europe sera chrétienne ou ne sera pas».

José VIDAL BENEYTO

Je n'ai pas parlé de valeurs intellectuelles. Je crois que l'on m'a mal entendu. J'ai parlé de formation et c'est une formation que nous faisons.

Finalement, j'insiste, la production de masse est une production dont le seul objectif est le gain, le bénéfice. Nous assistons à quelque chose d'extraordinaire. Nous n'avons pas de vidéo culturelle, nous n'avons qu'une vidéo pornographique. Il n'y a pas moyen de trouver de vidéo ... Elle ne se produit pas parce qu'elle ne se vend pas. Nous ne pouvons acheter que des cassettes sur Dallas ou des cassettes pornographiques — ce n'est pas la même chose, mais je veux dire pour le divertissement pur ou le génitalisme pur...

Donc face à cela, je crois qu'il faut réagir directement. Si nous ne réagissons pas, les autres ne vont pas réagir. Si cela est une valeur chrétienne, et je crois que c'est le cas, je m'inscris donc dans la demande posée. Je crois aussi qu'il y a d'autres religions et même des non religions qui partagent ces mêmes valeurs.

Louis LEPRINCE-RINGUET

Nous ne pouvons pas répondre à toutes les questions qui restent. Je peux essayer de les lire...

Question de Madame BORCELLE :

Certains facteurs sont déterminants dans l'échange des cultures à niveau populaire, l'apprentissage de la langue de l'autre et la facilité des voyages (charters, etc.). Que font les États-Unis et le Centre Culturel américain pour intensifier et approfondir ces échanges ? A) aux États-Unis B) en Europe ?

Question de Madame Odette KURZ

Il n'est plus possible de dissocier politique et culture dans les discours. Je n'en veux pour preuve que la conférence de la Culture aux États-Unis. Pourquoi les États-Unis, encore libres ne s'opposent-ils pas à l'exploitation de la culture à des fins politiques et désirent-ils détruire l'unité spirituelle Europe-États-Unis et par voie de conséquence toutes les autres alliances ?

N'y-a-t'il pas trop de séries américaines à la TV et de chansons américaines à la radio ?

Question de Monsieur ZADHEM, Mt Européen des Yvelines :

«Les raisons du penchant du côté scientifique et technologique des États-Unis vers d'autres continents que l'Europe (ex. Japon) alors que les racines de la civilisation et de la culture littéraires sont Euro-Américaines ?»

Je vais terminer en deux mots. Cela peut se continuer avec des discussions qui risquent d'être sanglantes sur tous ces problèmes de la culture. D'ailleurs personne ne sait ce que veut dire la culture. C'est l'objet de définitions indéfiniment contestées.

Peut-être, Monsieur l'Ambassadeur, que vous le saurez quand vous aurez l'argent pour cela. Moi, je ne peux pas vous le dire, mais dans l'ensemble, on peut proposer un certain nombre de conclusions. D'abord, si sur le plan économique, on a bien vu, au cours de la table ronde précédente, il y a des difficultés et des divergences ; il y a une bagarre et au fond, c'est le meilleur qui gagnera, il y aura un gagnant et un perdant. Or, là au contraire, nous avons une communauté de destin intellectuel et moral qui est manifeste, avec les libertés fondamentales, avec les droits de l'homme qui sont vraiment européens au départ et européens et américains à l'arrivée. Donc communauté de destin avec les libertés, avec les droits de l'homme.

Ensuite, il y a beaucoup de valeurs qui sont communes. Les médias, souvent, tant aux États-Unis qu'en Europe, exaspèrent les différences et il faut donc que les médias fassent attention au rôle